

VICTOR ANICET



DES FENETRES DANS LA TERRE DES PORTES DANS LE CIEL

☆☆☆☆☆

L'homme sans doute s'appartient
davantage à lui-même, dès qu'il
recompose en microcosme ce qu'il
vit dans une dimension plus vaste.

Jean Duvignaud

La Terre, sa terre, il la connaît. La terre femme nue sous les pieds, la terre entre case et limon, d'argile ou de calcaire, crue ou cuite, pétrie de gré ou de force par maints chemins de racines, mangroves ou ravines; la terre volcanique, granitique, bleue, dorée, chamottée, schisteuse; la terre de strate en strate, de sédiments en sentiments, de morne en calebasse, de limon en delta, d'île en aile, d'archipel en continent, broyée, concassée, creusée, équarrie, convoitée, ou caressée par l'esprit du vent; la Terre, sa terre, il la connaît. Idylle éternelle ou ancestrale connaissance? nul ne sait.

La terre, il la connaît.

Sûr que toute cette vie filtrée d'extérieur en intérieur, sûr que tout cela gros de toutes les révoltes humaines, de tous les pleurs versés ou asséchés, de toutes les blessures ouvertes ou fermées, sûr que tout cela vient du coeur, car Victor Anicet a depuis la nuit des temps le corps et le coeur à l'ouvrage de la Terre. Je veux dire par là que "son être est tout entier contenu en son propre paraître".

Ce ne sont d'ailleurs pas des tableaux qu'il nous donne à voir, mais des morceaux de peau, de terre et de chair provisoirement détachés de "notre paysage archaïque". Il faut entendre par "paysages archaïques", ce qui est pour nous premier et fondamental, comme les lignes de force de ces mornes, volcans, rivières, fwomajés, gommiers, cascades, issus de cet océan de pensée que perpétuellement notre âme - notre souffle - secrète et dessine au dehors comme au dedans. Il faut entendre par "paysage archaïque", ces îles, ce bleu, cette errance souterraine et aérienne, ces roches et ce territoire du vent qu'Arawaks et Caraïbes ont ensemble vécu, investi, hargé, rêvé en profond accord avec leur être essentiel.

Cette occultation du fin fond enfin rendue visible par Victor, nous renvoie à ces "territoires de fluidité" où la lave, l'esprit, l'existence, le sens - sans dessus-dessous du monde et des choses, se mêlent et se confondent. Les choses de surface ne reflètent-elles pas celles du tréfonds? La nature profonde d'un bloc de granit est la même que celle de mon stylo, dit René MOREL.

Chez Victor ANICET, la vie et l'oeuvre ne font qu'un. Cependant comme tout peintre de la modernité, il s'est longtemps confronté à la problématique du tableau en tant qu'espace illusoire, issu de la renaissance et cela a constitué en quelque sorte sa première et longue période.

Comme tout artiste moderne, il a tenté de placer le monde dans la surface plane bidimensionnelle de la toile, mais c'est un artiste caraïbéen qu'il l'a fait. ²¹

Espace plein, surface saturée de signes, absence de perspective et de profondeur semblent déterminer une iconographie singulière aux effets esthétiques caractéristiques d'un certain type d'approche et de culture.

Il y a là une sorte de constante culturelle qu'il serait bon de soumettre à l'analyse. Si l'on en croit Édouard Glissant, il ne s'agit peut-être pas d'un style mais d'un mode opératoire spécifique, géographiquement centré. Cette manière d'opérer, cette façon d'être face à la surface de sa toile s'oppose au traitement habituel de l'espace effectué par l'artiste occidental.

On n'échappe pas à ce que l'on est, "l'on devient ce que l'on est".

Dans les oeuvres actuelles d'Anicet, la critique de la représentation occidentale se poursuit-presque malgré lui-par la mise en cause de la relation fond-figure. Mais ce travail, à proprement parler pictural, évident dans les "Invocations", passe progressivement au second plan pour perdre de l'importance en tant que tel dans les oeuvres intitulées "Restitution". Dans la première manière de l'artiste, ce qui est signifié, c'est une sorte d'appel à partir de la surface vierge de la toile. Un peu comme si Victor Anicet exhortait les ancêtres et les dieux tutélaires à se manifester dans un espace inadéquat peu propice à leur développement parce que trop étranger à leur nature profonde. Ne pas oublier que pour l'artiste caraïbéen, la toile sera toujours le lieu, le but et l'enjeu d'un processus d'appropriation spatiale et symbolique et qu'il s'agit dans tous les cas "d'un art métissé, c'est-à-dire d'un art né de l'affrontement". L'espace du tableau est métaphorique et, c'est à chaque création, un terrible terrain d'entente avec l'espace qu'il s'agit de trouver.

Chez Victor Anicet, la toile n'est plus la toile, mais la terre de cette île où nous vivons. Dans l'atelier, c'est elle, son île, qu'il parcourt lorsque de ses mains, il en modèle le dessin et les figures et qu'il rêve à ses lendemains. C'est bien à partir de ces rivages et de ce sol qu'il creuse pour nous ces magnifiques fenêtres dans la terre, qu'il ouvre de ses yeux, des portes dans le ciel, comme le faisaient les anciens chamans arawaks et caraïbes. C'est par ces portes, ces yeux, ces fenêtres que le réel s'engouffre pour enfin nous restituer l'essentiel du feu initial grâce auquel ces figurines-entités venues du fond de l'ame-ont un jour pris forme et vie entre "tracées", savanes et boucans.

Dans les dernières productions, l'espace traditionnel de la représentation laisse place à la logique de la présentation où la chose est chose en sa fonction et vérité première. Le fragment de poterie pré-colombienne, comme engendré par le support, n'est pas une abstraction, mais figurine ou ustensile, bien réel, modelé et cuit par cet homme qui a su comme le dit si bien Césaire "devenir arbre ou pierre", c'est à dire vivre à l'unisson des forces de la terre, de la forêt et des éléments pour effectuer la transmutation nécessaire à l'émergence d'une plus grande part d'humanité.

La présence de l'objet (adorno, vase, poterie) pré-colombien prouve que l'ancien travail d'invocation a porté ses fruits, puisque les ancêtres et divinités sont bien là, devant nos yeux, matérialisés, et en nous-mêmes au travail. Par ailleurs, la toile vierge n'est plus la toile de fond, l'espace à conquérir par lequel tout peut advenir, le meilleur comme le pire. Dans le travail actuel de Victor Anicet, ce qui remplace la toile, ce sont des fragments du tissu épithélial de l'être composite qu'est l'artiste caraïbéen d'aujourd'hui. Des tissus multicolores en provenance d'Amérique du sud, d'Afrique, d'Inde, d'Asie servent de soubassement tellurique. Tissus dits hâtivement artisanaux où se peuvent encore lire par symboles interposés les mille traits, plis, replis, fronces, accidents en tous genres de la croûte terrestre. Tatouages de l'âme à même la peau du tableau toujours vécu par l'artiste comme calque symbolique de l'organisation des parcours infinis de l'énergie cosmique entre voûte stellaire et dérive des continents or ne l'oublions pas, pour les peuples aux anciens parlers, se nourrir, lire, écrire, regarder les étoiles, parcourir l'espace (La Terre), n'était en fait qu'une seule et même activité.

Face aux dernières oeuvres d'Anicet, on se retrouve devant des miroirs de terre cuite, sorte de gravures à la manière noire où l'énergie installée et concentrée sous forme de lumière sourde encore empreinte d'opacité, est redevenue toute puissante, et sa force d'attraction si considérable, que notre imaginaire en entier semble pouvoir s'y englober. Ces figures zoomorphes ou anthropomorphes sont puissamment chargées et habitées. Enfin extirpées de notre paysage archaïque, pour nous le plus fondamental, elles nous restituent à nous-mêmes, à l'archipel et au continent, comme à l'univers en entier. A l'heure qu'il est, les premiers dieux tutélaires, par nécessaire parturition, ont non seulement émergé du tréfonds mais repris leur juste, légitime et emblématique place, comme pour mieux obéir à la loi de l'éternel retour. Grâce à l'artiste, c'est non seulement à leur renaissance, mais à leur prolifération que l'on assiste. C'est maintenant en rangs serrés, rassemblés en carrés qu'ils nous parlent et nous font signe. Notons que dans la civilisation chinoise, le carré est le symbole de la Terre et que les "Restitutions" d'Anicet se présentent à nous sous cette forme. Simple coïncidence, réminiscence, résurgence "afro-amérasiatique" ou choix délibéré de l'artiste?

Ce qui est certain, c'est que ces carrés stables et ténus nous donnent à voir, à vivre, cette opacité pleine et féconde où ce qui nous fonde, nous revient comme signe d'appartenance matricielle et majeure à l'espace caraïbe, dont nous sommes à la fois, le tout et la partie, l'origine, la provenance et l'ultime raison d'être.

L'Art est un hiéroglyphe du réel disait Tarkovsky. Le temps de la restitution est venu. A travers nous, le passé, crevant l'écran du présent, plonge ses racines dans le futur.

TARTANE, le 15.06.94

**Serge GOUDIN-THEBIA
(Groupe FWOMAJE)**